

Enfances en guerre. Témoignages d'enfants sur la guerre.

Hommage à Françoise et Alfred Brauner pour le 100^{ème} anniversaire de leur naissance

UNESCO. 7 au 9 décembre 2011



Abstract

Avec l'association "Enfants Réfugiés du Monde", dès les premières missions en 1982, nous avons proposé aux enfants de dessiner. Des milliers de dessins produits sur le terrain... Nous en avons recueilli quelques dizaines, dont ceux des enfants guatémaltèques, réfugiés au Mexique et déplacés internes, comme traces de cette guerre génocidaire contre les peuples mayas. À la fois témoins et passeurs de l'histoire de ces enfants, nous sommes retournés au Guatemala avec ces dessins, près de trente ans plus tard, pour retrouver celles et ceux qui les avaient faits. Nous témoignerons de cette rencontre autour des dessins. Nous rapporterons leur parole, la mémoire toujours vivante de ce qu'ils ont vécu, la violence, l'exil, leur évocation de ces temps d'une expérience partagée. À partir des dessins, de la confrontation de ces moments de violence mais aussi d'enfance et de jeu, s'est créé un espace de reconnaissance mutuelle et de mémoire commune. Ainsi cette histoire peut-elle continuer à se transmettre, avec eux, pour eux.

Nicole Dagnino
Enfance Réseau Monde-Services

Dire ces mots « enfance », « violence », « exil ». Evoquer les Brauner et leur travail de toute une vie sur les dessins des enfants de la guerre ... D'emblée, c'est pour moi une plongée dans la mémoire, c'est une image qui apparaît : ma rencontre avec des enfants qui ont vécu la guerre, en 1983, au Mexique, dans un camp de réfugiés guatémaltèques... Et me revient aussi la question qui se posait à nous : « *qu'est-ce qu'on va faire avec les enfants ?* ». La même question qu'Alfred Brauner nous posera bien plus tard, avec insistance, avec entêtement « *comment faites-vous avec les enfants ?* »

Guatemala, Espagne, dessiner malgré tout

Sur le terrain, une de nos premières réponses a été le dessin.

En décembre 1981, il y a donc juste 30 ans, nous avons fondé à quelques-uns l'association Enfants Réfugiés du Monde (ERM) dont la vocation était d'apporter une aide aux enfants réfugiés et déplacés dans le monde.

Dès la première mission au Liban, en 1982 pendant le siège de Beyrouth, notre équipe avait proposé aux enfants de dessiner. Ces premiers dessins nous ne les avons pas eus entre les mains. Ils sont restés là où ils avaient été peints, sur les murs de l'hôpital Akka, comme une vaste fresque de la mémoire des enfants palestiniens.

L'année suivante, ERM envoyait une équipe dans le Chiapas, au sud du Mexique. A l'époque, dans 80 camps, le long de la frontière, arrivaient tous les jours des centaines de réfugiés guatémaltèques qui fuyaient les massacres dans leur pays, des paysans mayas qui disaient : « *on nous tue* ».



Photo n°1, © ERM-S. Centre d'animation ERM. Camp de réfugiés guatémaltèques de Paso Barro, Chiapas (Mexique) 1983.

C'est là, dans un de ces camps (Photo n°1), que les enfants ont commencé à dessiner, par terre, sur des cartons d'emballage, avec des crayons que nous avons apportés.

Là, comme ailleurs, au Liban, dans les camps sahraouis, au Rwanda, au Cambodge, en Guinée ou à Gaza, le dessin a ponctué et traversé toutes les missions d'ERM. Là, comme ailleurs nous avons « invité » les enfants à dessiner dans des lieux qui leur étaient réservés, d'abord des espaces précaires où on fichait les pieds d'une table dans la terre battue et, plus tard, dans des « centres d'animation » qu'on a construits avec l'aide des communautés.

Les dessins, en général, sont restés sur le terrain. Ils appartenaient avant tout aux enfants qui pouvaient les laisser dans les centres ou les donner en cadeau à leurs parents. Ils ont pu aussi être exposés dans les camps ou dans les villages, là où les adultes pouvaient les voir et découvrir qu'à travers ces dessins, les enfants avaient parlé pour toute leur communauté.

De ces milliers de dessins produits, nous en avons gardé quelques dizaines, comme autant de témoignages qui ont circulé dans toutes sortes de lieux, ici en France, mais aussi à l'étranger.

Nous avons gardé tout particulièrement et très précieusement, une série de dessins faits par les enfants du Guatemala, le Guatemala qui a été, pour nous, une mission fondatrice, comme l'avait été la guerre d'Espagne pour les Brauner.

Au moment où se clôt ce colloque en leur hommage, je voudrais rappeler un épisode qu'ils ont rapporté maintes fois. C'est donc en Espagne qu'ils ont découvert l'importance du dessin pour les enfants. Mais ces dessins si précieux qu'ils avaient soigneusement photographiés, avaient été cachés pendant la guerre, et perdus. Jusqu'à ce que 30 ans plus tard, par une sorte de miracle, on retrouve dans la cave d'un pavillon en démolition, les plaques de zinc qu'ils avaient préparées pour l'impression d'un livre. De là, l'édition, cette même année, des *Dessins d'enfants de la guerre d'Espagne*¹ et par la suite l'entreprise de recueil de dessins des enfants de toutes les guerres, jusqu'à constituer la collection exposée ici.

Comme les Brauner avaient repris en main ce qu'ils appelaient « *leurs vieux dessins* », nous avons, à l'occasion de ce colloque, ressorti des cartons les dessins des enfants guatémaltèques réalisés en 1983, 1987, 1992 et 1997. (Quand je dis « nous », je parle de Philippe Valls et moi-même qui avons marché ensemble aux côtés des enfants guatémaltèques pendant toutes ces années, jusqu'à cette dernière histoire que je vous raconte ici).

¹ Brauner Alfred et François. *Dessins d'enfants de la guerre d'Espagne*. GRPE, Saint Mandé, 1976.

Ces dessins, nous pouvions sans doute les commenter, connaissant bien le contexte dans lequel ils avaient été réalisés. Mais, toujours inspirés par les Brauner dont une phrase insistante nous tintait aux oreilles - « *ceux qui peuvent vraiment parler sur les dessins, ce sont les enfants-dessinateurs eux-mêmes* » - nous avons décidé de retourner au Guatemala, avec les dessins, pour retrouver celles et ceux qui les avaient faits. Il nous semblait que nous ne pouvions pas laisser passer cette occasion, si rare, de donner la parole, près de trente ans plus tard, à ces hommes et ces femmes qui avaient été des enfants dessinateurs en temps de guerre.

Avec le Guatemala nous avons gardé des liens forts. En effet en 1987, à la suite de la mission du Chiapas et à la faveur de l'arrivée au pouvoir d'un président civil après 30 ans de dictature militaire, nous avons commencé un programme d'aide au Guatemala même, auprès de réfugiés internes, des populations ramenées par la force de leurs villages d'origine et parquées dans des « villages modèles » sous le contrôle de l'armée. Période de terreur et de violence extrêmes. Ce programme s'est étendu et poursuivi au-delà des accords de Paix de 1996 jusqu'en 2007. Soit 20 ans durant lesquels nous avons partagé avec les enfants mayas leur histoire et leurs histoires. Cette expérience avait ouvert un espace commun, peut-on dire, leur histoire est aussi un peu la nôtre. Pour nous ce retour était une occasion de le vérifier.



Photo n°2, © C.Kuhn. Camp de réfugiés guatémaltèques d'Agua Bendita, Chiapas (Mexique), 1987.

Quelle mémoire pouvait être suscitée par ces dessins ?

A eux, nous voulions demander ce que ces dessins évoquaient, ce qu'ils y voyaient, ce qu'ils avaient pu éprouver, crayons et pinceaux en main.

Quant à moi, je pressentais, en tant que proche témoin ayant vécu ces événements, même si je n'en avais pas été la victime, que je pouvais être envahie par une quantité d'éprouvé. Ces dessins m'étaient si familiers que cette réalité représentée là, était devenue une mémoire en partage. C'était comme quelque chose qui s'était déposé en moi, presque comme si je les avais dessinés. Pendant des années, j'avais été mêlée à ce qui se faisait sur le terrain avec les enfants, pour les enfants, et j'en avais témoigné chaque fois que possible. Pour autant je n'avais pas idée de ce qu'ils allaient pouvoir ou vouloir nous dire face aux dessins.

Aujourd'hui c'est leur parole que je vais vous livrer, c'est notre rencontre autour des dessins revisités ensemble, une expérience vécue qui a resurgi presque intacte. Je vais vous le raconter, avant tout comme actrice de la solidarité internationale, comme témoin, comme passeur de mémoire. Autant que faire se peut.

Guatemala, 28 ans après

Nous avons rencontré deux groupes distincts. Les uns, ceux de La Lupita, ont vécu l'exil au Mexique dans un même camp de réfugiés (Photo n°2), c'est ce qui signe leur appartenance commune. En 1996, après les accords de paix, ils se sont réinstallés sur la côte Sud du Guatemala et ils ont refondé là une communauté très soudée d'une cinquantaine de familles. Nous les avons perdus de vue pendant une quinzaine d'années, mais en 2000, ce sont eux qui nous ont cherchés et retrouvés Et nous avons refait un bout de chemin ensemble.



Photo n°3, © C.Kuhn. Camp de déplacés internes de Las Violetas, canton de Nebaj, Quiché (Guatemala), 1987.

Les autres, ceux de las Violetas (Photo n°3), avaient été des déplacés internes, réfugiés dans leur propre pays au cœur indien du Guatemala, dans l'aire Ixil, une des régions les plus frappées par la répression de l'armée.

Au moment de notre arrivée en 1987, les hélicoptères survolaient tous les jours le campement et dans la vallée, on entendait l'écho des bombardements (Photo n°4).



Photo n°4, © C.Kuhn. Camp de déplacés internes de Las Violetas, canton de Nebaj, Quiché (Guatemala), 1987.

Les uns et les autres sont des indiens maya, même si d'ethnies différentes, ixil ou quiché, mam ou jacaltèque. Leur facteur commun c'est d'avoir tous fréquenté les centres d'animation mis en place par ERM et particulièrement les ateliers de dessin.

Ce qui suit porte sur un « objet global » composé d'une quarantaine de dessins réalisés en 1983, 1987, 1992 et 1997² et de 12 entretiens enregistrés en août-septembre 2011 au Guatemala. Nous avons présenté à chacun une sélection de 6 dessins (Photo n°5). A signaler que, des 12 personnes rencontrées, 6 ont eu leur propre dessin entre les mains. Les entretiens se sont déroulés en espagnol sauf dans le cas de deux femmes qui ont préféré s'exprimer dans leur langue en passant par un interprète.



Photo n°5, © ERM-S. Sélection de dessins d'enfants réfugiés au Chiapas (1983) présentés à la Lupita, 2011.

² La collection intégrale de ces dessins est présentée sur le site EVE : cms.enfance-violence-exil.net

La Lupita : Dessins et récits de violence et d'exil

Je commencerai par la première rencontre à *la Lupita*

Nous sommes allés rendre visite à Pascual chez lui, le jour même de notre arrivée dans la communauté, quasiment sans prévenir. C'est le directeur de l'école qui nous a accompagnés, notre interlocuteur de toujours. Il introduit l'affaire en quelques mots et tout de suite une table est installée sous un auvent, devant la maison. Je dispose les dessins entre nous, assis face à face. Deux de ses enfants écoutent debout contre un pilier, derrière lui. Les dindons vont et viennent dans le patio (Photos n°6, 7, 8).



Photos n°6 & 7, © ERM-S. Pascual. Coopérative La Lupita, Suchitepequez (Guatemala), 2011.



Photo n°8, © ERM-S. Pascual. Coopérative La Lupita, Suchitepequez (Guatemala), 2011.

Il ouvre la rencontre par une très longue phrase, sinueuse, qui nous situe dans un espace commun de mémoire...

« Pour commencer, je dirais que, parler là-dessus, parler de ces souvenirs... eh bien comme je viens de vous le dire, ça été un grand plaisir de vous connaître et de vous voir de nouveau, vraiment, parler de ce temps-là, vous voyez, c'est comme si... enfin, je crois que vous aussi vous faites partie de ces souvenirs, et nous qui étions enfants, je vous le dis sincèrement, on s'en rappelle, avoir dessiné tout ça en même temps qu'on recevait toute cette souffrance, vous savez, quand nous avons dû partir à cause de la guerre ... »

La phrase continue, ponctuée de silences, de petits mots : « va » « verdad » « o sea » « pues » ; comme dire : « eh bien » « vous voyez » « n'est-ce pas » « c'est-à-dire ».

Peu à peu, les dessins font remonter les souvenirs : « alors tous ces dessins représentent cette souffrance et comment les gens... et nous-mêmes... nous avons été traités par l'armée... pratiquement que de mauvais souvenirs, et nous avons vécu tout ça, tout ce que quelques uns d'entre nous avons dessiné... tous ces mauvais traitements... là on voit l'armée qui tuait les enfants, qui tuait tout le monde, les grands et les petits... ils y allaient aussi à coups de machette ... tout ça représente la réalité » (Dessin n°1).



Dessin n°1, © ERM-S. Exécution. Camp de réfugiés guatémaltèques de la Sombra, Chiapas (Mexique) 1982.

Toujours dans la même phrase qui continue, c'est comme un ressassement, il revient sur le vécu, il insiste sur la réalité des faits comme si c'était inconcevable. Il répète : « c'est quelque chose de réel » qui s'est « réellement passé », qui s'est « réellement vécu ».

C'est comme une revendication de la vérité de faits et d'une parole qui ont été systématiquement niés pendant toutes les années du conflit armé, mais aussi après. Ainsi les dessins représentent une double réalité : une réalité externe, visible - les mauvais traitements - et une réalité interne, invisible, ce qu'il vivait à ce moment-là, la souffrance, les mauvais souvenirs.-

Mais la réalité a deux autres faces, celle de la violence et celle de la vie, d'une vie où « *quand nous étions tous ensemble, les enfants, nous jouions, ça aussi ça faisait partie de la vie, nous jouions et nous étions contents parce que ça nous libérait de la guerre* » (Dessin n°2).



Dessin n°2, © ERM-S. Les enfants jouent au village. Camp de réfugiés guatémaltèques de Paso Barro au Chiapas (Mexique) 1983.

Il évoque les jeux avec l'animateur (qu'il appelle par son nom), la fabrication de cerfs-volants, de flûtes, de jouets en bois : « *et je vous répète que je me sens très content de vous voir de nouveau, comme vous- mêmes d'ailleurs, non ? Et ce que nous avons vécu c'est une histoire... où il s'est passé beaucoup de choses, dans ce conflit armé, beaucoup de morts, des gens de notre famille, mais grâce à Dieu, nous sommes encore là pour le raconter, et je me rappelle, oui je me rappelle que vous nous avez aidés dans des quantités de choses.* »

Je lui désigne son dessin (Dessin n°3) qu'il regarde un bon moment. Il se souvient du petit canard, il se rappelle qu'il aimait bien dessiner « *les petits animaux, les canards* ».



Dessin n°3, © ERM-S. Le canard et le camion. Camp de réfugiés guatémaltèques de Paso Barro au Chiapas (Mexique) 1983.

A partir d'un autre élément de ce dessin, le camion, il se lance dans toute une évocation de l'exode puis de l'exil : *« dans ce temps-là, on partait tous, avec ce qu'on pouvait, le camion est tout chargé, voyez, on nous a jetés dans des camions quand on a passé la frontière, sans aucune pitié, sans rien, parce qu'on venait d'un autre pays... Non, ils ont jeté nos petites choses, c'est peut être à ça que je pensais, à la manière dont on nous a sortis, comment on est arrivés au Mexique, en camion, dans ce temps-là on nous a traités comme des moins que rien, nous les guatémaltèques, et nous les enfants qu'est-ce qu'on pouvait faire,, rien, et nos parents ne savaient pas s'exprimer en espagnol... alors les gens ont fait de nous ce qu'ils voulaient, nous ne pouvions pas nous défendre... »*. Aux malheurs du déracinement et de la perte s'ajoutait celui de l'impuissance.

Revenant sur l'une de nos questions, il s'exprime sur quelques fonctions du dessin.



Dessin n°4, © ERM-S. La guerre. Camp de réfugiés guatémaltèques de la Sombra, Chiapas (Mexique) 1982.

D'abord : l'enfant qui dessine proteste contre l'injustice: « *Quand les enfants dessinent quelque part où on tue, on massacre, on séquestre, des choses bien réelles, ce dessin représente très clairement ce qui s'est passé, c'est très, très clair, n'est-ce pas, très réel, c'est ce qui a été vécu, c'est ce qui a existé dans le pays dans ce temps-là, si les enfants dessinent c'est parce qu'ils croient que ce n'est pas bon, ce n'est pas juste, ce n'est pas bon pour l'humanité* » (Dessin n°4).

L'enfant qui dessine raconte aussi une histoire, il communique ce qui ne peut pas se dire d'une autre façon, « *parce que - dit-il -il y a des enfants qui n'osent pas s'exprimer directement, mais ils peuvent le faire au moyen du dessin. »*

L'enfant qui dessine exprime une espérance. Pascual met en relation son expérience passée avec la situation d'aujourd'hui, une aspiration à vivre en paix et à offrir aux enfants le meilleur de ce qu'il a pu vivre dans l'enfance : « *l'idée, c'est de donner à chaque enfant la possibilité d'exprimer ce qu'il voit, ce qu'il sent et ce qu'il attend de l'avenir* ».

L'enfant qui dessine enfin, se libère. Il emploie le mot *desahogar* - que presque tous vont employer -, un mot qui voudrait dire littéralement sortir de la suffocation, de l'étouffement, respirer de nouveau, se remettre, se dégager, un mot qui exprime le soulagement.

Il ajoute : « *la violence ne termine jamais, jamais, nulle part.. et pour moi, cela vaut la peine de partager cette expérience, la nôtre, avec d'autres enfants qui ont vécu ou qui vivent cette expérience [...] et ce plan-là, que vous avez, que chaque enfant, en racontant ou en dessinant puisse se libérer, oui c'est important, ça vaut la peine vraiment de continuer à travailler avec les enfants* ».

Las Violetas : dessins du pays Ixil en guerre

Un dimanche d'août à **Las Violetas**

Nous nous y sommes rendus pour chercher tout d'abord Teresa, Selbin, Emiliano, Jacinto, ceux dont nous avons apporté les dessins.

Le centre d'animation construit en 1987 est toujours là, volets fermés, la fresque peinte sur le mur du réfectoire est toujours là, bien délavée (Photo n°9). Selbin aussi habite toujours là.



Photo n°9, © ERM-S. Fresque du centre d'animation ERM. Las Violetas, canton de Nebaj, Quiché (Guatemala), 2011.

Tout de suite après avoir lu les 3 questions³ que nous avons préparées, il commence à parler et raconte un épisode très précis. Il a son dessin entre les mains (Photo n°10).

« Ce dessin, il me rappelle mon enfance, tout ce que nous avons vécu en temps de guerre, les moments où j'ai vu des fusillades entre l'armée et la guérilla, et ce jour-là, ici même, tout près de là où j'habite. J'allais chercher du bois, ils se sont affrontés et nous, au milieu des balles, terrorisés... nous étions huit gamins et nous nous sommes tous jetés dans le ruisseau, nous nous sommes cachés dans l'eau, pour nous défendre, et les balles passaient au-dessus de nous, j'avais 10 ans, exactement. C'est ça que me rappellent les dessins, et c'est là qu'était mon intention en faisant un dessin : plus ou moins représenter ce qu'on a vécu dans la guerre, ce que j'ai vécu dans ma propre chair. »



Dessin n°5, © ERM-S. Hélicoptère au milieu des maisons. Camp de déplacés internes de Las Violetas, canton de Nebaj, Quiché (Guatemala), 1988.

Photo n°10, © ERM-S. Selbin. Nebaj, Quiché (Guatemala), 2011.

³ 1. Peux-tu dire ce que te rappellent ces dessins ?

2. Peux-tu dire ce que représentent ces dessins ? Ce qu'on y voit, ce qu'on n'y voit pas ?

3. A partir de ton expérience, peux-tu dire pourquoi les enfants dessinent dans les situations de guerre ?

Il reviendra encore sur ce récit, deux fois, trois fois puis remonte dans le temps, jusqu'à ses 6 ans lors de la fuite de son village dans la montagne et il commente son dessin (Dessin n°5). « *En haut les maisons dans la montagne, celles qu'on a du abandonner, elles sont comme ça, dit-il, isolées ...C'est quand passaient les hélicoptères, tout près des maisons et des fois même, ils tiraient, ça nous faisait très peur, il y avait toujours un militaire debout dans la porte, en train de viser, exactement comme ça...oui, je pouvais le voir parce qu'ils volaient très bas, tout le temps* ».

Puis il en désigne deux autres (Dessins n°6 & 7). « *Tous, presque tous, nous avons vécu cette expérience, on voit bien que c'est le même système dans tous les dessins de mes compagnons* »

Puis encore un autre « *Là c'est quand l'armée et aussi la guérilla ont brûlé les maisons et que les gens partaient en courant, qu'ils fuyaient, désespérés* ».



Dessin n°6, © ERM-S. *Des hélicoptères et un avion*. Camp de déplacés internes de Las Violetas, canton de Nebaj, Quiché (Guatemala), 1988.

Dessin n°7, © ERM-S. *Avions au-dessus des montagnes*. Camp de déplacés internes de Las Violetas, canton de Nebaj, Quiché (Guatemala), 1992.

Il dit la douleur, la violence, la faim. Il regarde tous les dessins, il commente les maisons en flammes, les hélicoptères qui rasant les maisons

Je lui rappelle la dernière question : « *selon toi, pourquoi les enfants qui vivent ces situations de violence dessinent-ils?* »

« *A cause de la douleur. De ce que j'avais vécu dans ma propre chair, de tout ce qui se passait, le recrutement forcé, la manière de nous traiter, si brusque, si violente... Mon idée c'était de faire savoir ce qu'on vivait à ce moment-là ... On n'en parlait pas entre nous, on s'inspirait peut-être un peu les uns des autres mais, on était chacun avec son propre dessin.* »

Comme les autres, il a dessiné pour que ça se sache.

Il parle ensuite de ses propres enfants. « *Eux aussi dessinent. Mais, dit-il, des choses plus gaies, de jolies choses* ».

En nous quittant, il nous remercie : « *pour ce programme qui nous a été d'une grande aide, non seulement parce qu'il nous a appris à dessiner mais aussi à faire d'autres travaux et nous en avons retiré une bonne expérience.* »

Une autre entrevue à **Nebaj**, toujours en pays ixil

Emiliano a 27 ans. Son histoire avec ERM remonte à loin. Il est entré au jardin d'enfants de las Violetas à 5 ans, puis est passé par le centre d'animation où il a créé avec ses copains le groupe des enfants « *marimbistas* »⁴ (Photo n°11).



Photo n°11, © ERM-S. *Emiliano et le groupe de marimba.* Centre d'animation ERM de Las Violetas. Nebaj, Quiché (Guatemala), 1996.

Photo n°12, © ERM-S. *Emiliano, animateur.* Centre d'animation ERM de Las Violetas. Nebaj, Quiché (Guatemala), 2000.

Il y est resté en tant qu'animateur (Photo n°12) et ...« *jusqu'à maintenant* » dit-il avec un grand sourire (*hasta ahora*). Il y est toujours. Il est le jeune président de l'association locale qui a repris ce centre créé par ERM et il espère lui redonner toutes ses dimensions : ateliers de peinture, musique, tissage, menuiserie, « *TOUT* » dit-il. L'association s'appelle *Saj'bichil* (l'aube, le lever du soleil).

Il s'est exprimé d'une traite pendant 40 minutes en commençant par l'Histoire (avec un grand H), et les histoires. Il est de ceux qui en ont déjà beaucoup parlé, il raconte sans hésiter, sans chercher ses mots (Photos n°13, 14). Lui aussi dit la peur, une peur qui persiste. « *Nos vieux, aujourd'hui, quand ils voient des soldats dans la rue ils la ressentent encore cette peur* ».

⁴ Marimbista : Joueur de marimba.



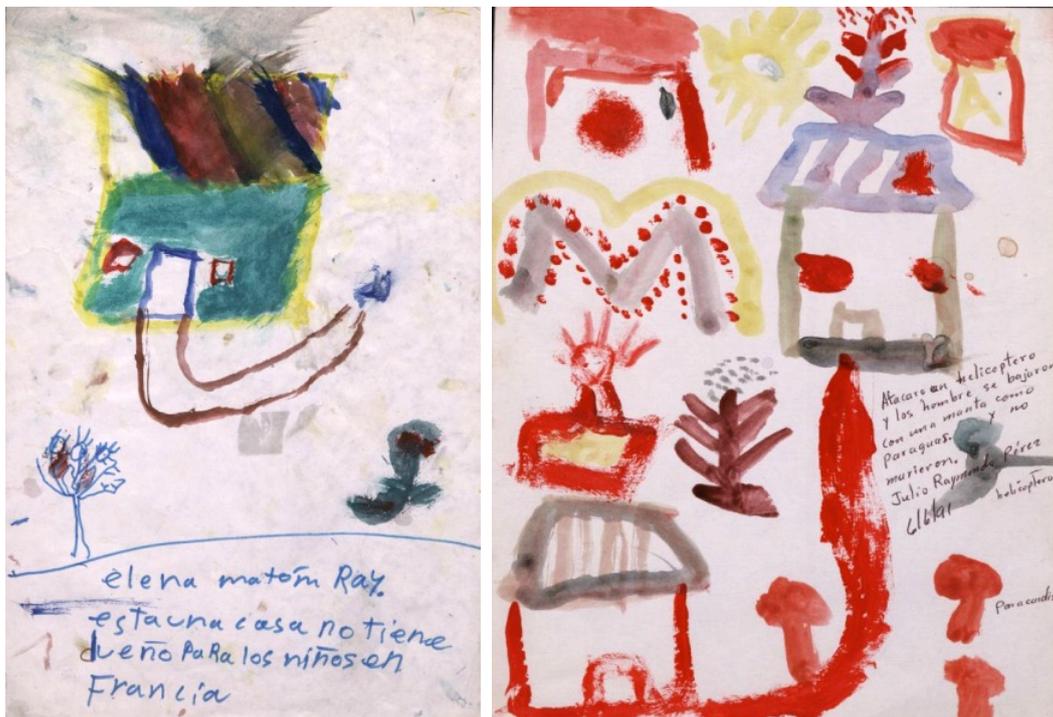
Photo n°13 & 14, © ERM-S. Emiliano. Nebaj, Quiché (Guatemala), 2011.

Il raconte. Il avait à peine un an quand sa famille a dû fuir son village natal dans la montagne, maisons incendiées, récoltes pillées, les animaux tués, eux aussi. *« Je suis né dans la guerre, moi aussi j'ai été affecté par la guerre, ma mère m'a raconté que, lors de la fuite, les bébés pleuraient et qu'on disait : il faut tuer les bébés, ils vont donner l'alerte aux soldats et on va nous tuer à cause d'eux. Mais ma mère m'aimait, bien sûr, alors elle est allée me cacher dans un trou derrière de grosses pierres et elle m'a laissé là, sans rien à manger... mais c'est qu'eux non plus n'avaient rien à manger, rien que des herbes toutes crues »*. Emiliano, sauvé du massacre par sa maman.

Il raconte aussi un autre sauvetage, celui-là par la musique : *« J'avais entendu des messieurs qui jouaient de la marimba, comme on fait dans notre culture ixil, pour remercier Dieu, pour les récoltes. Moi je n'avais pas d'instruments, je jouais avec des bâtons, des boîtes. Quand la marimba est arrivée au Centre, alors là mon rêve est devenu réalité, j'ai cherché d'autres enfants et on a formé un groupe, on jouait tous les jours, tous les jours et on a eu l'occasion d'aller jouer dans les écoles, dans tous les villages de la zone ixil et là on a échangé avec les gens et on s'est rendu compte que tous, tous on était affectés par la violence »*.

Cette violence elle est partout dans les dessins qu'il commente, en désignant justement ce qu'on ne voit pas. Autrement dit, le commentaire va au-delà de ce qui est représenté, le pire ne se réduit pas à ce que montre le dessin.

« Là, je vois une maison qui brûle, il n'y a plus personne dedans, mais c'est qui ? C'est qui ? Qui a fait ça ? Les soldats, les soldats... » (Dessin n°8).



Dessin n°8, © ERM-S. *La maison abandonnée*. Camp de déplacés internes de Las Violetas, canton de Nebaj, Quiché (Guatemala), 1992.

Dessin n°9, © ERM-S. *Attaque du village*. Camp de déplacés internes de Las Violetas, canton de Nebaj, Quiché (Guatemala), 1991.

Ou bien là : « *les soldats ont attaqué en hélicoptère, c'est pour tuer des personnes, moi je crois que ce rouge signifie « sang », le sang ici, et là aussi* » (Dessin n°9). Il dit : « *non seulement nous avons été affectés par la guerre, en tant qu'hommes mais la nature aussi, avec ces bombes qui contaminent tout l'environnement et il n'y a plus de santé* »

Il saisit alors l'occasion pour parler du présent car les problèmes ne sont pas résolus : « *les maisons qui ont été brûlées, les parents n'ont jamais pu les récupérer, le gouvernement n'a jamais rien fait pour les aider* » Il dit que « *les besoins sont encore immenses pour les enfants qui ont subi tant de pertes. Ce n'est pas juste de laisser tout cela dans l'oubli, il faut faire quelque chose pour l'enfance et la jeunesse, ils ont besoin d'un grand changement* ». Lui, il veut apporter la musique partout, dans les écoles, dans les villages, il y croit. C'est ce qui lui donne de l'espoir. Et nous, il nous engage à montrer les dessins et à témoigner de toutes ces entrevues, c'est ce qui justifie notre travail d'hier et notre présence aujourd'hui.

Et puis... à la Lupita et à Las Violetas, nous avons rencontré les autres. Pour tous c'était une déferlante de souvenirs et d'images, une plongée dans la mémoire et une remontée dans un présent encore chargé d'inquiétude.

Traces d'un génocide

De retour en France nous avons repris pas à pas chacun de ces récits en suivant cette manière particulière de parler, ces phrases sinueuses de trois ou quatre minutes qui tournent et reviennent, cette parole qui se construit sur un éprouvé et qui est difficile à transmettre... chaque mémoire a son rythme.

Je vous en ai cité quelques fragments. Mais on ne peut pas rendre compte des silences, des regards embués, de la chaleur, des sourires... Ni de tous ces styles variés : quasi documentaire, ou lyrique ; intime, ou revendicatif et chargé de colère.

On ne peut pas tout dire dans le cadre de cette présentation, sinon souligner la valeur et la pertinence de cette parole en pointant quelques convergences de ces discours ainsi que des éléments récurrents apparaissant dans les dessins, en une sorte de va et vient entre les images et les mots, les uns fécondés par les autres.

Dessins et entretiens émanent donc de 2 groupes : ceux de la Lupita, qui ont vécu l'exil au Mexique (Photo n°15)...



... et ceux de Las Violetas, qui, originaires de plus de 30 communautés différentes, s'étaient retrouvés parqués dans un même campement au nord-est du Guatemala (Photo n°16).

Qu'ils aient été réfugiés ou déplacés internes, tous ont vécu la guerre, certains comme a pu dire Sebastiana « *jusque dans le ventre de leur mère* ».



Photo n°16, © ERM-S. Dessins du centre d'animation ERM de Las Violetas, canton de Nebaj, Quiché (Guatemala), 1988.

Ces mots font écho au mot d'ordre qui, en 1982, avait défini l'objectif militaire de la campagne de contre-insurrection : « *Acabar hasta con la semilla* », (En finir avec la semence elle-même). En effet, en 1982, après une phase de massacres sélectifs, sur listes (promoteurs de santé, d'éducation, catéchistes, syndicalistes, coopérativistes, anciens de la communauté), l'armée était passée à des « *actes de génocide* » en règle, systématiques, massifs.

MEMORIAS DEL SILENCIO MEMOIRES DU SILENCE

Rapport de la Commission pour l'éclaircissement historique (CEH)

(publié en 1999 avec l'appui moral, politique et financier des Nations Unies)

1960 : début du conflit armé

1996 : Signature des Accords de paix entre le gouvernement et l'URNG (Union Révolutionnaire Nationale Guatémaltèque)

Le nombre de victimes au cours de la guerre civile au Guatemala dépasse le nombre total de victimes de tous les conflits en Amérique latine au cours du XX^e siècle

200 000 morts / 40 000 disparus

Pourcentage de victimes identifiées selon l'appartenance ethnique

Population maya	83,33%
Population ladina (métis)	16,51%
Autres	0,16 %

669 massacres

(dont 626 commis par l'Etat, 32 par les insurgés, 11 non documentés)

400 villages rayés de la carte

10% de la population torturée

Cette expérience de la violence donne un socle commun à notre corpus, de même que le contexte géographique et culturel : Les émotions se rencontrent, les maisons s'enflamment d'un dessin à l'autre, les hélicoptères tournoient dans tous les ciels. On pourrait dire (comme Alfred Brauner parlant, lui, du graphisme), que ces dessins ont « un air de famille ».

Peur de tous, histoire de tous

Il est vrai qu'on peut aussi percevoir quelques différences entre les deux séries : la proximité de l'évènement violent vient nuancer l'expression, aussi bien orale que graphique. Ainsi, les réfugiés qui ont passé la frontière et qui sont à l'abri ont pu représenter des enfants jouant parmi les fleurs, dans un village mythique aux toits tissés de mille couleurs comme les « *huipils* » de leurs mères (Dessin n°2).

Quand ils évoquent les pertes, le mot qui revient chez eux est *tristeza*, la tristesse.

Pour les déplacés internes, en revanche, la violence est permanente, l'armée est partout sur la terre comme dans les airs pour massacrer et bombarder (Dessin n°10). Elle impose une culture du silence. C'est le règne du *miedo*, de la peur, que le poète maya Humberto Ak'abal a appelé « *el miedo ambiente* »⁵.



Dessin n°10, © ERM-S. *Attaque d'hélicoptère* (détail). Camp de déplacés internes de Las Violetas, canton de Nebaj, Quiché (Guatemala), 1988.

Dessin n°11, © ERM-S. *Les Effarés*. Camp de réfugiés guatémaltèques de Paso Barro au Chiapas (Mexique) 1983.

Variations sur un même thème. Ce qui est certain, c'est que tous ont été affectés *afectados*, comme ils disent, tout comme leurs parents et leurs grands-parents, dont certains tremblent encore. Tous ont dit la terreur, l'effroi, l'épouvante (*el terror, el susto, el espanto*). *Espanto* c'est l'effroi, l'effarement, mais c'est aussi une apparition, un fantôme, un spectre... La légende du dessin dit « *Qu'ont-ils vu ?* » (Dessin n°11).

⁵« *miedo ambiente* » : peur ambiante. Par transformation de l'expression « *medio ambiente* » qui signifie environnement, milieu ambiant.

Cet éprouvé, ils l'ont exprimé en un récit qui englobe l'individuel et le collectif. Ils ont narré leur propres histoires, décrites, vingt-cinq ans après, dans les moindres détails, précisément situées dans l'espace (« *entre l'église et la salle des fêtes* », « *au détour du ruisseau* »), replacées dans le temps (l'année, le mois, le jour, le moment précis « *un matin où j'allais chercher du bois* ») ; des histoires qui résonnent encore du sifflement des balles, du tac tac tac de la fusillade...

En même temps ces histoires personnelles se mêlent à celles transmises par les parents qui deviennent aussi les leurs.

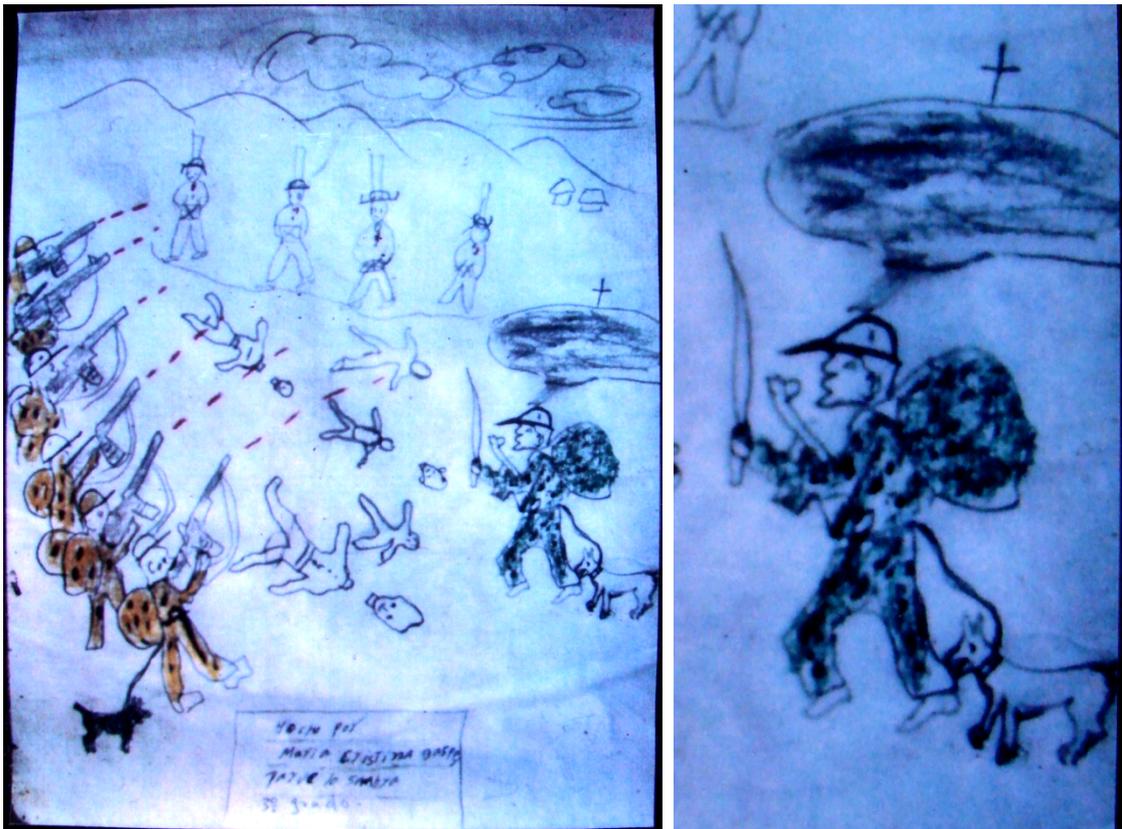
Ainsi il disent *Yo – moi-* et *Nosotros – nous*. Ils en arrivent à dire « *Yo somos* » qu'on devrait traduire par « *Je sommes* ».

Dans cette émergence d'une mémoire collective et d'une histoire partagée, ils ont exprimé ce que les dessins ne montrent pas : le non visible.

Quant au visible, aux faits, ils sont bien là dans les dessins. On y relève une quantité d'éléments qu'on pourrait décliner dans une sorte de typologie, un peu à la Brauner. J'en relèverai seulement quelques-uns.

C'est le théâtre de la guerre :

- **Les massacres**



Dessin n°1 et détail

C'est un dessin d'une précision photographique : les uniformes, les armes (Dessin n°1). Alfred l'a commenté « *on voit l'exécution de quelques paysans attachés à des poteaux. Déjà le sang a teinté les chemises des suppliciés dans la région du cœur. Mais de son côté, le commandant a décapité quatre êtres humains avec son sabre. Pour exprimer la sinistre idée de cet individu qui veut tuer tout le monde, le petit dessinateur fait planer au-dessus de sa tête une bulle. Une croix tracée, traduit la pensée sinistre de ce meurtrier : la mort pour tous.* » Brauner ajoute « *nous avons trouvé des dessins représentant ces moments dans les feuilles venant de plusieurs pays. Toujours les petits dessinateurs ont choisi l'instant où les condamnés sont encore en vie comme s'il restait un peu d'espoir à les voir demeurer en vie. C'est la minute de la plus grande peur.* ». Je pourrais y ajouter qu'au Guatemala les exécutions des uns devant tous les autres, cette volonté de donner un caractère public à l'horreur faisait clairement partie de la stratégie de la terreur.

- **les maisons en flammes** et ensuite abandonnées...



Dessin n°12, © ERM-S. *Maison en flammes*. Camp de déplacés internes de Las Violetas, canton de Nebaj, Quiché (Guatemala), 1988.
Dessin n°8 et détail

L'enfant a été le témoin des incendies qui ont ravagé plus de 400 villages, témoin visible, ou témoin caché. Ce détail des enfants cachés dans l'arbre, nos commentateurs l'ont repéré au premier coup d'œil (Dessins n°12 & 8).

- **Les bombardements, les hélicoptères**

Les enfants savent très bien les dessiner pour les avoir vus survoler le camp parfois plusieurs fois par jour. Et parfois ils volaient si bas qu'ils soufflaient les toits de leurs abris. Les hélicos sont l'élément le plus anxiogène, présent dans presque tous les dessins :

En 1982 dans un camp du Chiapas. L'enfant est réfugié mais ils surplombent encore la scène (Dessin n°4).



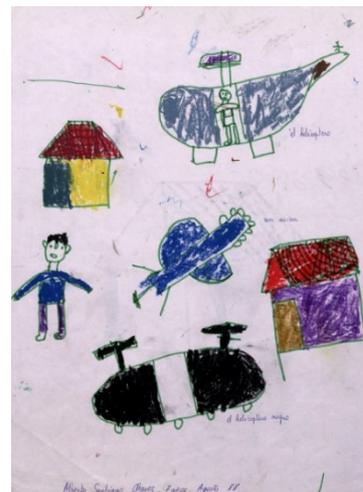
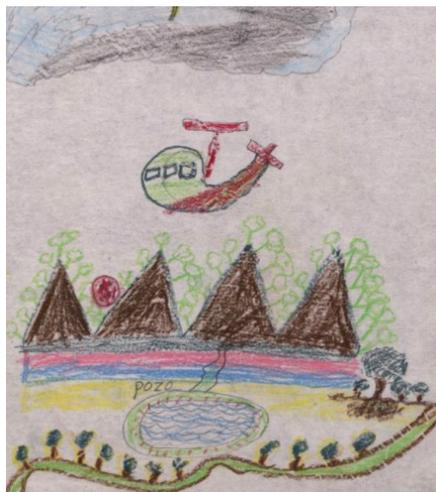
Dessin n°4

En 1983, toujours au Chiapas. L'avion est toujours là, mais plus petit, plus petit que les animaux et l'animateur. le danger s'est éloigné (Dessin n°13).



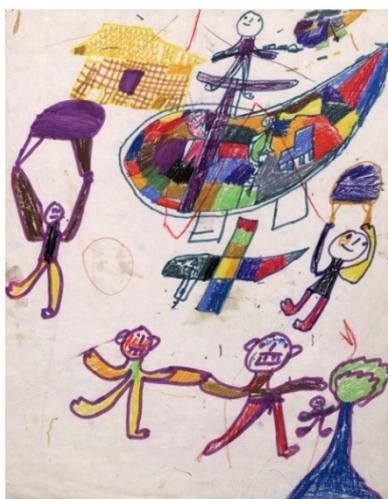
Dessin n°13, © ERM-S. *Portrait*. Camp de réfugiés guatémaltèques de Paso Barro au Chiapas (Mexique) 1983.

En 1988, au Guatemala, on peut les voir sillonnant le ciel par deux ou par trois, bicolores ou multicolores et occupant tout l'espace, lâchant bombes et parachutistes (Dessins n°14, 15, et 6).



Dessin n°14. © ERM-S. Hélicoptère au-dessus des montagnes. Camp de déplacés internes de Las Violetas, canton de Nebaj, Quiché (Guatemala), 1988.
 Dessin n°15. © ERM-S. Deux hélicoptères au-dessus des maisons. Camp de déplacés internes de Las Violetas, canton de Nebaj, Quiché (Guatemala), 1988.
 Dessin n°6.

Résistance de la culture



Dessin n°10.
 Photo n°17. © ERM-S. Sebastiana. Nebaj, Quiché (Guatemala), 2011.

En regardant ce dernier dessin, nous sommes saisis par les couleurs (Dessin n°10). Et comme il est vrai que chacun voit à sa façon, voici quelques interprétations des commentateurs. « Ces couleurs, c'est comme un camouflage, comme les uniformes des kaibiles »⁶. Ou bien « Ces couleurs, ce sont nos couleurs à nous, les ixils, les couleurs de nos tissages, ce sont les couleurs de la joie, de la vie, elles reflètent la manière dont l'enfant a « ingéré » cette guerre. » dit Sebastiana, éducatrice de jeunes enfants.

⁶ Kaibiles. Unités d'élite de l'armée guatémaltèque impliquées dans de nombreux massacres et connues pour leur cruauté.

C'est aussi l'interprétation de Philippe Valls qui y voit comme un apprivoisement de cet objet terrifiant, ce qu'il appelle une « huipilisation » de l'hélicoptère (du mot *huipil* qui désigne la blouse des femmes indiennes).



Dessin n°16, © ERM-S. *Hélicoptère jaune et bleu et tissage*. Camp de déplacés internes de Las Violetas, canton de Nebaj, Quiché (Guatemala), 1988.

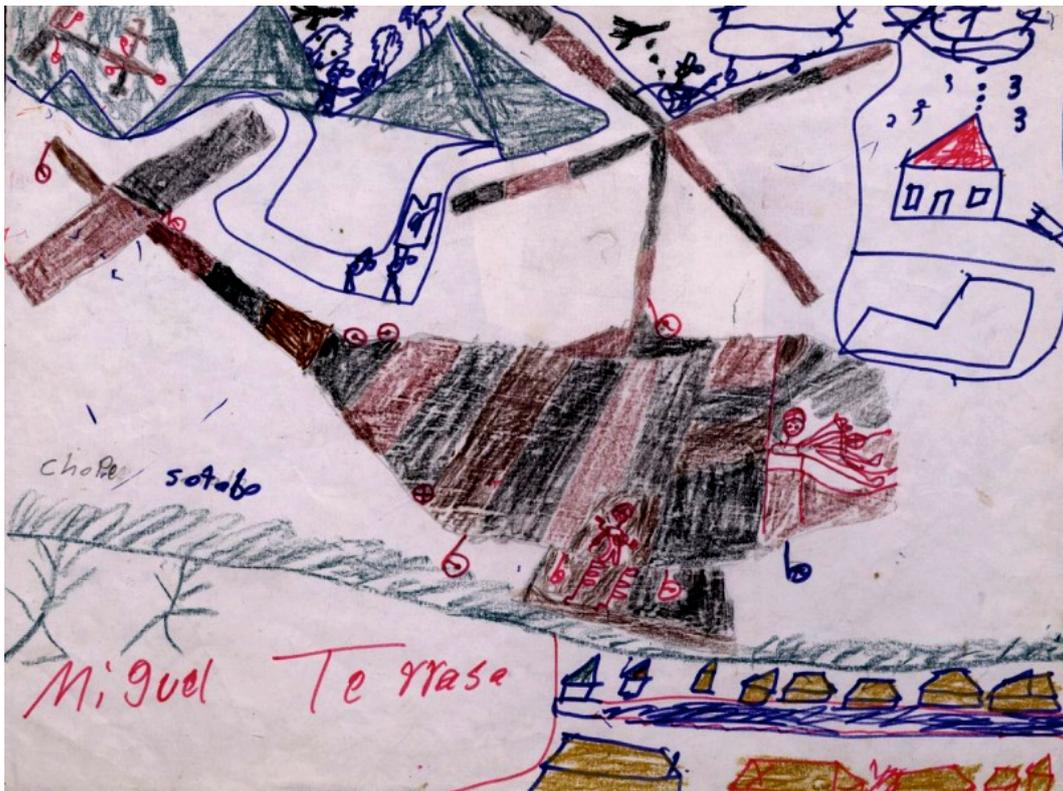
Dessin n°17, © ERM-S. *Hélicoptère jaune et bleu et paysage*. Camp de déplacés internes de Las Violetas, canton de Nebaj, Quiché (Guatemala), 1988.

Dessin n°18, © ERM-S. *Hélicoptère jaune et bleu et tissage*. Camp de déplacés internes de Las Violetas, canton de Nebaj, Quiché (Guatemala), 1988.

On retrouve ces couleurs éclatantes dans d'autres dessins (Dessins n°16, 17, 18).

Là, elles sont comme le paysage même qui revêt la forme construite des tissages traditionnels. Je cite encore Sébastiana : « *Là, c'est nous, c'est notre culture, c'est comme notre maison, là où l'enfant est le plus heureux, avec sa famille, là où on pense en ixil, on mange en ixil, on dort et on rêve en ixil. Ces couleurs vives sont très significatives. Mon interprétation c'est que l'enfant veut représenter quelque chose de réel qui est comme un idéal. Notre culture.* »

Nous pouvons nous arrêter enfin sur deux dessins en nous reportant à ce qu'en avait dit l'animatrice et à la légende écrite au verso, dictée par l'enfant.



Dessin n°19. © ERM-S. Hélicoptère rayé, marron et noir. Camp de déplacés internes de Las Violetas, canton de Nebaj, Quiché (Guatemala), 1988.

Le premier dessin raconte une peur (Dessin n°19). L'hélico est énorme, démesuré, il dépasse les montagnes. L'enfant a commencé par dessiner ce qui l'a le plus effrayé. Comme l'avait constaté Brauner, l'évènement choc se situe au milieu, le reste s'est ajouté après. La légende dit « *l'hélico est comme ça, couleur café et noir. En haut, des hélicoptères qui lâchent des bombes dans la montagne et les gens qui fuient. En haut aussi, ma petite maison de Sumal (le village d'origine de l'enfant) et en bas, le campement de las Violetas.* »

Ainsi il englobe dans son dessin, l'espace du haut, avec sa maison abandonnée (et qu'il ne peut pas voir), prise dans une bulle, et l'espace du bas. Il décrit le temps d'hier, celui du bombardement et de la fuite, et le temps présent, celui du camp de déplacés.

Le même jour, l'enfant a fait un deuxième dessin où il a réorganisé les éléments, il a mis de l'ordre (Dessin n°20).



Dessin n°20, © ERM-S. L'hélicoptère rayé et la milpa. Camp de déplacés internes de Las Violetas, canton de Nebaj, Quiché (Guatemala), 1988.

L'hélicoptère est remonté au-dessus des montagnes. Au centre, une grande maison : c'est le réfectoire communautaire de Las Violetas, encadré de façon symétrique par des rangées de petites plantations. L'enfant a écrit « *J'ai semé des radis près de la rivière* ». C'est la vie quotidienne, dominée par les maïs, la plante sacrée des indiens, qui font comme une barrière protectrice contre ce qui se passe en haut. En haut, « *es feo* » ; c'est ce qu'a écrit l'enfant. C'est laid, ça fait toujours peur. Mais, comme ont remarqué les commentateurs, « *là ça va mieux, l'enfant s'est calmé* ».

Le maïs qui structure le dessin, les légumes, de même que les petits animaux familiers et les fleurs qui parsèment les images, la rivière qui serpente, tout cet environnement naturel apporte des éléments rassurants. De même que les montagnes où les gens se cachent, les montagnes qui protègent. Comme dit Brauner « *les montagnes représentent un des symboles de certitude les plus puissants* », tout comme les motifs traditionnels du tissage qui signent l'appartenance des enfants mayas à leur monde menacé.

Dessiner en temps de guerre

Je terminerai ce survol par quelques réponses de nos interviewés à notre question : les dessins en temps de guerre, pourquoi ?

Ces réponses qui constitueraient, en quelque sorte, leur théorie du dessin, viennent aussi confirmer la « leçon » des Brauner : « *le dessin est réparateur pour l'enfant, éclairant pour l'adulte qui l'accompagne* ».

- le dessin comme témoignage de ce qu'on a vu. Il vient fixer la réalité, pour le dessinateur et pour l'autre. Ainsi, la légende du dessin qui représente une maison en flammes : « *Pour les enfants de France* ». Ainsi nous interpelle Primo Levi : « *N'oubliez pas que cela fut.* »
- le dessin comme dénonciation du mal : « *ce qui s'est passé, ce n'est pas juste pour l'humanité.* »
- le dessin comme expression du ressenti, comme support des émotions, de l'indicible : « *il y a des choses qu'on ne peut pas dire d'une autre manière.* »
- le dessin comme une libération : « *on sort quelque chose qui étouffe, on soigne un peu la blessure, ça soulage...* »
- le dessin comme une trace du traumatisme qui ne s'oublie pas.
- le dessin comme un apprentissage : cette expérience a ouvert d'autres portes.
- le dessin comme un plaisir partagé avec d'autres « *on était contents, on était ensemble, mais chacun avec son dessin* ». Chacun dans sa bulle, en quelque sorte, pour résister aux contraintes de l'extérieur et aux tensions intérieures. Mais, étant ensemble, ils *faisaient corps*.

Pour finir, quelques mots sur leur accueil, si chaleureux. Toutes les personnes sollicitées ont été d'accord pour répondre à nos questions. Ils nous ont tous remerciés d'être venus, de ne pas les avoir oubliés, de leur avoir permis de revoir ces dessins, d'avoir pu en parler, d'avoir pu parler de ce passé.

A La Lupita, il s'est tout de suite créé une dynamique autour des entretiens. Il a fallu freiner. Comme nous ne pouvions pas rencontrer tous les volontaires, une réunion a été improvisée d'un jour à l'autre dans le patio de l'école où nous avons exposé les dessins et aussi des photos où certains se sont reconnus...



Photos n°18, 19, 20, 21, 22, 23. © ERM-S. Coopérative La Lupita, Suchitepequez (Guatemala), 2011.

Ils étaient une cinquantaine de personnes dont une bonne moitié a pris la parole spontanément. Ils ont raconté des choses terribles comme si elles s'étaient passées la veille. Ils ont évoqué un passé à deux faces, *la tristeza* et *el miedo*, d'une part, mais aussi une nostalgie de moments d'enfance où ils étaient ensemble à jouer et à dessiner. Malgré tout.

Ce qu'ils nous ont dit, c'est que nous étions de ce côté-là.



Photos n°24, 25. © ERM-S. Coopérative La Lupita, Suchitepequez (Guatemala), 2011.

Pour conclure je laisse la parole à Dominga « *Ces dessins ont une grande valeur, ils représentent notre mémoire historique à nous, victimes du conflit armé ; nous devons les rassembler dans un espace, faire un musée ici pour que les enfants les voient. Nous devons nous en servir pour exiger du gouvernement une reconnaissance de nos droits, ce gouvernement qui ne veut pas nous aider, qui nous ignore* ».

L'objet de cette présentation serait vain s'il ne relayait la voix des « *enfants qui ont vécu la guerre* » portée par le poète maya Humberto Ak'abal :

*Hablo
para taparle
la boca
al silencio.*

*Je parle
pour faire
taire
le silence.*

Nicole Dagnino

Guatemala-Paris, août-décembre 2011